

DESPRINGRE, ANDRÉ-MARIE et SYLVIE MOUGIN (dir.). *Le Chant traditionnel : questions de sens et de style. Approche interdisciplinaire (ethnomusicologie, ethnolinguistique)*. Paris, L'Harmattan, « Patrimoine culturel immatériel », 2018, 412 p. + CD 28 plages. ISBN 978-2-343-15089-5

Éva Guillorel

Volume 18, 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1072932ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1072932ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (imprimé)

1916-7350 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Guillorel, É. (2020). Compte rendu de [DESPRINGRE, ANDRÉ-MARIE et SYLVIE MOUGIN (dir.). *Le Chant traditionnel : questions de sens et de style. Approche interdisciplinaire (ethnomusicologie, ethnolinguistique)*. Paris, L'Harmattan, « Patrimoine culturel immatériel », 2018, 412 p. + CD 28 plages. ISBN 978-2-343-15089-5]. *Rabaska*, 18, 337–339.  
<https://doi.org/10.7202/1072932ar>

Tous droits réservés © Société québécoise d'ethnologie, 2020

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

DESFRINGRE, ANDRÉ-MARIE et SYLVIE MOUGIN (dir.). *Le Chant traditionnel : questions de sens et de style. Approche interdisciplinaire (ethnomusicologie, ethnolinguistique)*. Paris, L'Harmattan, « Patrimoine culturel immatériel », 2018, 412 p. + CD 28 pages. ISBN 978-2-343-15089-5.

Cet ouvrage collectif est porté par l'ethnomusicologue André-Marie Despringre et l'ethnolinguiste Sylvie Mougin, tous deux membres du laboratoire CNRS LACITO (Langues et civilisations à tradition orale). Il est publié dans la collection « Patrimoine culturel immatériel » de L'Harmattan, qui est largement alimentée par les recherches gravitant autour de l'OPCI (Office pour le patrimoine culturel immatériel). Son objectif est de « rassembler un ensemble de recherches qui dépassent dans leur ensemble le stade historiciste convenu des folkloristes, spécialistes de la chanson traditionnelle » et de présenter « des méthodes rigoureuses de description et d'interprétation qui sont susceptibles de définir au mieux le sens et le style collectifs de quelques répertoires de chansons traditionnelles de Vendée, de France et d'ailleurs. » Pour cela, il est fait appel au dialogue interdisciplinaire – en particulier la musicologie, l'anthropologie et la linguistique du discours – afin de préciser la notion de « sémiostylistique des textes chantés ». Ce projet ambitieux se décline sous la forme de seize contributions portant majoritairement sur le domaine français.

Le projet de faire de la chanson traditionnelle un objet d'études au-delà des frontières de l'ethnographie et de l'ethnologie est appréciable, et l'apport des linguistes, qui ont peu étudié cette matière, paraît particulièrement attrayant. Pour autant, le résultat laisse un peu perplexe. La première raison à cela tient à la nature du volume : y sont rassemblées des contributions hétérogènes écrites depuis 2001, certaines correspondant à des articles déjà publiés ailleurs, d'autres à des textes inédits, d'autres encore étant la mise en forme de communications orales. Les formats sont très variés : la contribution de Jean-Pierre Caprile sur « Sens, texte et vocalité : les ouvertures de la linguistique » fait moins d'une page et demie si l'on retire la bibliographie, là où d'autres approchent la trentaine de pages.

La variété dans le profil des contributeurs et la nature des contributions renforce ce sentiment d'hétérogénéité. Plusieurs articles sont des témoignages – tout à fait intéressants d'ailleurs – sur des parcours de collecteurs et leurs rencontres avec des informateurs remarquables dont ils décrivent la biographie et le répertoire (Jean-Jacques Castéret en Béarn, Jean-Pierre Bertrand autour du répertoire de Joséphine Naulleau en Vendée, Michel Colleu autour de celui de Jean-François Carré et Gisèle Gallais en Bretagne). D'autres sont des études de cas universitaires basées sur un corpus et une méthodologie de recherche dont sont présentés les résultats, comme celle sur les défilés chantés au Portugal analysés par José Rodrigues dos Santos et Sônia Moreira Cabeça.

D'autres encore sont des propositions programmatiques qui présentent une analyse théorique avec peu ou pas d'applications concrètes.

Dès lors, on a du mal à saisir le lectorat visé par cet ouvrage. Le propos alterne entre des réflexions très conceptuelles formulées dans un vocabulaire clairement inaccessible à un large public, ni même à beaucoup d'ethnologues et chercheurs universitaires habituellement lecteurs de travaux sur la chanson traditionnelle. La préface de Georges Molinié sur « la perspective sémiostylique » en est l'exemple le plus évident. En s'appuyant sur « le concept de *stylème* comme marqueur corrélatif, dans des conditions particulières, de ce que des civilisations peuvent appeler une praxis d'art » (p. 9), l'auteur propose de réfléchir, en partie, sur « la conception hjelmslevienne de substance du contenu, dont je suis à peu près certain maintenant, hypothétiquement certain, qu'il n'est pas du tout homologue ni homogène aux trois autres concepts de la quadripartition, substance et forme de l'expression et forme du contenu » (p. 12) ; et de conclure sa préface en disant : « D'où l'importance pour moi – en ce qui concerne la substance du contenu – de la composante du dynamisme de l'éthique et du dynamisme du thymique. En définitive : le pulsionnel d'un côté et le régulateur de l'action de l'autre, le praxis, le résiduel humain » (p. 13). Il est certes un peu facile d'extraire de telles citations de son contexte, mais le reste de la préface est à l'avenant, dans une langue très hermétique pour le public non spécialiste. L'auteur reconnaît d'ailleurs que « c'est très compliqué à comprendre » (p. 10), et c'est pour ma part la principale chose que j'ai pu retenir de ce premier texte du livre. Par contraste, d'autres articles font un effort pédagogique important, mais peut-être inadapté : un glossaire des termes de linguistique est proposé dans l'article « Pour une poétique de la poésie orale chantée » de Photini Panayi, y compris des termes connus assez largement pour des non-spécialistes comme « hiatus » ou « élision », tandis que l'article de Stéphanie Geneix sur les chansons pour enfants en Nouvelle-Calédonie commence par une longue situation géographique de cette île sur le globe terrestre. « L'approche ethnolinguistique des chansons traditionnelles » proposée par Jeanine Fribourg revient sur le b.a.-ba de ce qu'est la chanson de tradition orale en évoquant – de façon très superficielle faute de place – les problèmes de la définition du terme « populaire », les transformations du texte chanté au cours de la transmission orale ou les stéréotypes narratifs : il n'y a là rien de bien neuf pour quiconque a lu les études de Patrice Coirault, Conrad Laforte ou Jean-Michel Guilcher. De même, l'analyse d'André-Marie Despringre sur l'affirmation celtique de la musique bretonne ne paraîtra pas assez approfondie pour des personnes un minimum familières avec cette aire culturelle. On a alors la sensation d'un entre-deux, à la fois trop spécialisé et trop généraliste, et on se demande pour qui ce livre a été écrit et qui pourra

tirer bénéfique de sa lecture. Je ne suis pas sûre que le lectorat de *Rabaska*, pour ce que j'en connais, soit le premier visé.

Enfin, les propositions programmatiques sont intéressantes en soi, mais on reste un peu sur sa faim faute de mise en application autour d'exemples approfondis. Les études de cas les plus abouties rejoignent des approches folkloriques (dans le noble sens du terme), ethnologiques ou ethnomusicologiques déjà largement expérimentées, à l'image de celle sur le *cante alentejo* portugais, même lorsqu'elles émanent de chercheurs officiellement rattachés à la discipline linguistique (comme l'article de Sylvie Mougin sur les versions comparées du thème de l'arbre de paradis). Certains articles paraissent toutefois à la fois éclairants et s'inscrivant dans la perspective théorique proposée, comme la rigoureuse étude sur l'accentuation du chant en Limousin d'Hubert Schmitt, bon compromis entre proposition méthodologique théorique et application pratique autour d'un thème peu exploré dans les études sur la chanson traditionnelle.

Au total, selon le parcours et les intérêts de chacun, il y a donc une matière différente à trouver dans cet ouvrage, qu'il faudra aborder en acceptant la grande variété des approches et des niveaux de langue et de discours. On pourra encore facilement apprécier le CD illustratif comportant des enregistrements de collecte de grande qualité.

ÉVA GUILLOREL

Université de Caen Normandie

---

DIGARD, JEAN-PIERRE. *L'animalisme est un anti-humanisme*. Paris, CNRS Éditions, 2018, 127 p. ISBN 978-2-271-11594-2.

Un souvenir de mon ancien temps : je suis né sur une ferme qui n'avait pas encore effectué le virage mécanique. L'hiver fermait le rang de la fin novembre jusqu'à la fin avril. Les déplacements se faisaient en berlot ou en carriole. Pour nos besoins alimentaires, nous faisions boucherie. On choisissait généralement une génisse et on se gardait de lui trouver un nom afin de ne jamais évoquer sa mémoire. On lui conservait donc l'anonymat du bétail. Elle était bien traitée en vertu d'un pacte tacite passé entre elle et nous : « Tu ne connaîtras pas la faim, le froid, tu seras bien abritée, bien protégée, aucune violence ne te sera faite, mais à la fin tu finiras dans nos assiettes. » Dans son innocence, la génisse ignorait tout de cet accord, mais elle se retrouvait, bon gré mal gré, au centre de la triade maussienne : donner, recevoir, rendre (*Essai sur le don*). Prendre sa vie prolongeait la nôtre. La mise à mort se donnait sans douleur, puis après le « saignage », elle était éviscérée et écorchée, épiée par les chiens et les chats qui espéraient leur